

Enrique Mazzola dirige Tancredi de Rossini

France Musique. Rossini : Tancredi. Lemieux, Ciofi. Mazzola. Le 31 mai 2014, 19h30. A Paris, le chef Enrique Mazzola triomphe en mai et juin comme défenseur et interprète subtil de Rossini. Un nouveau Tancredi dès le 19 mai, puis La Scala di Seta le 13 juin (version de concert, également au TCE), le chef italien, directeur musical de l'Orch national d'Ile de France (depuis 2012), ne cesse de nous révéler la richesse protéiforme de ce bel canto italien, d'une infinies séduction entre Rossini, Bellini, Donizetti et le premier Verdi. A Paris, Mazzola présente la version Ferraraise de **Tancredi** (mars 1813) présentée quelques semaines après celle de Venise : le jeune compositeur révèle en sa fin tragique, une partition accomplie traversée par l'annonce de la mort, une sensibilité déjà romantique se profile déjà ici. Avant Cenerentola, avant Il Barbiere di Siviglia, Rossini trouve des éclairs mélodiques dont la saveur met en avant les sentiments : ils en soulignent la profondeur poétique, la justesse émotionnelle. Tout cela passe par une hypersensibilité instrumentale, en particulier l'écriture inventive et exceptionnelle réservée aux bois... La scala di Seta (1812) est une comédie qui va d'emblée à l'essentiel, pochade fulgurante en un acte créée un an avant Tancredi : preuve de la diversité expressive dont fut capable le jeune homme génial. **La Scala di seta** (l'échelle de soie) inaugure une nouvelle série de l'Orchestre national d'Île de France, initié par Enrique Mazzola et dédiée aux premiers opéras de Rossini. Chez Rossini, l'idéal reste souverain sur l'expressivité et le réalisme dramatique : la suavité vocale,



le legato naturel, qui fait jeu avec la discipline imposée par le cadre si technique, offre aux chanteurs, un terrain propice au dépassement tant vocal que théâtral. En fin connaisseur de la scène imaginée par Rossini, Enrique Mazzola apporte à Paris, les fruits de sa longue et profonde expérience du chant lyrique rossinien.

**Compte rendu, opéra. Paris.
Palais Garnier, le 31 mars
2014. Gioacchino Rossini :
L'Italiana in Algeri. Varduhi
Abrahamyan, Antonino
Siragusa, Ildebrando
d'Arcangelo, Tassis
Christoyannis. Riccardo
Frisza, direction musicale.
Andrei Serban, mise en scène**

La première représentation pour une reprise est souvent risquée, la cohésion de l'équipe présente sur le plateau se faisant davantage durant les soirées suivantes que pendant les répétitions. Cette **Italiana in Algeri** ne fait pas exception à la règle, les différents éléments apparaissant en place, mais sans



l'âme qui devrait les habiter. La production bien connue d'Andrei Serban fait moins rire ce soir, les choristes et figurants semblant peu convaincus par leur actions, elles-mêmes manquant de minutie dans leur réalisation. Plus encore, une certaine trivialité se fait soudain davantage sentir, le rire n'étant plus là pour la masquer ou la détourner. Vocalement, il en va de même : de bons professionnels, aux voix cependant trop petites pour remplir le vaste espace de Garnier, mais le vent de la folie rossinienne refuse obstinément de souffler. Aux côtés de la Zulma corsée et bien chantante d'Anna Pennisi, l'Elvira de Jaël Azzaretti se révèle parfois acide de timbre, malgré des aigus faciles et un jeu prêtant à sourire.

Une Italienne de routine

Très beau Haly de Nahuel di Pierro, qui, avec sa présence scénique toujours évidente, paraît libérer peu à peu son aigu, l'instrument gardant tout son intérêt et l'interprète toute sa musicalité, même pour un seul air.

Le Mustafà d'Ildebrando d'Arcangelo déconcerte, tant son mimétisme vocal est grand avec les inflexions de Samuel Ramey dans le même rôle. Néanmoins, cette imitation millimétrée révèle vite ses limites, le chanteur italien ne possédant par l'arrogance vocale ni la souplesse dans les coloratures de son illustre aîné, l'aigu se détimbrant en outre souvent. C'est pourquoi il surprend d'autant plus dans ses « Pappataci » où il lance des sols parfaitement émis, semblant avoir trouvé la clef des notes hautes. Son jeu scénique de bellâtre se déroule pourtant sans conviction, et on rit peu de ce bey ridiculement amoureux.

Remplaçant Kenneth Tarver initialement prévu, Antonino

Siragusa fait étalage de son humour et de son émission claironnante, mais semble avoir perdu en agilité et en aigu, les notes les plus hautes sonnant souvent forcées, instables et caricaturalement nasalisées. On admire l'artiste qui paie comptant et prend des risques, mais on déplore l'usure des moyens chez un ténor qu'on a toujours beaucoup apprécié pour sa sécurité technique et musicale, en espérant qu'il ne s'agisse là que d'une fatigue passagère.

Dans le rôle-titre, Varduhi Abrahamyan, grande habituée de la première scène française, vient à bout des vocalises du personnage sans encombre et se coule avec délice dans la nature dominatrice de cette femme. Toutefois, il faut attendre le lent balancement de « Per lui che adoro » pour que la mezzo devienne pleinement musicienne, et, pour clore un « Penso alla patria » bien négocié – mais manquant encore de liberté comme de fantaisie dans l'agilité – la chanteuse tente un aigu courageux mais qui n'était pas nécessaire.

Celui qui domine la distribution reste incontestablement le Taddeo de Tassis Christoyannis. Comme toujours admirablement chantant, à l'émission riche et naturelle, il croque son personnage avec une grande finesse, regards levés au ciel et moues boudeuses, absolument irrésistible costumé en Kaimakan.

Le chœur et l'orchestre maison assurent pleinement leurs parties, emmenées par un Riccardo Frizza qui prend la musique de Rossini très au sérieux, mais qui n'évite pas ce soir de nombreux décalages notamment dans les grands ensembles, dont l'efficacité implacable repose sur une précision absolue.

Gageons cependant que cette reprise trouvera son rythme de croisière au fil des représentations, c'est tout ce qu'on lui souhaite.

Paris. Palais Garnier, 31 mars 2014. Gioacchino Rossini : L'Italiana in Algeri. Livret d'Angelo Anelli. Avec Isabella : Varduhi Abrahamyan ; Lindoro : Antonino Siragusa ; Mustafà :

Ildebrando d'Arcangelo ; Taddeo : Tassis Christoyannis ; Haly : Nahuel di Pierro ; Elvira : Jaël Azzaretti ; Zulma : Anna Pennisi. Chœur de l'Opéra National de Paris ; Chef de chœur : Alessandro di Stefano. Orchestre de l'Opéra National de Paris. Direction musicale : Riccardo Frizza. Mise en scène : Andrei Serban ; Décors et costumes : Marina Draghici ; Lumières : Guido Lievi, réalisées par Andrei Serban et Jacques Giovanangeli ; Chorégraphie : Niky Wolcz

Compte rendu, opéra. Paris. Théâtre du Châtelet, le 20 janvier 2014. La Pietra del paragone de Gioachino Rossini (1792-1868). Direction : Jean-Christophe Spinosi. Mise en scène, scénographie, video, Giorgio Barberio Corsetti et Pierrick Sorin.

Rien ne pouvait mieux réchauffer les cœurs en ces temps de crise, que la reprise de cette production de **la Pietra del paragone de Gioachino Rossini**, créée dans le même théâtre, celui du Chatelet, en 2007. Une mise en scène brillante, un orchestre scintillant et une nouvelle distribution tout aussi

enthousiaste que la première, nous ont permis de vivre une soirée de bonheur comme les théâtres français ne nous en offre que trop rarement à notre goût.

Cet opéra de jeunesse, – Rossini a tout juste vingt ans quand il le compose à la suite d'une commande du Teatro alla Scala de Milan, est créée le 26 septembre 1812. C'est un triomphe qui lui vaudra d'être redonné une cinquantaine de fois durant la même saison.

Dans le livret en deux actes de la Pietra del Paragone, Rossini trouve tout ce qui lui permet de mettre en valeur ce don du rire fin et enlevé, qui nous emporte dans un univers de plaisir, où tout n'est que jeux et travestissements. L'on pense bien évidemment et instantanément à Mozart et à son *Così fan tutte*. Mais loin d'être sur le fil du drame, ici, la musique et le théâtre en une folle vivacité, nous offrent des marivaudages tout à la fois profondément drôles, un rien cyniques, mais tellement humains ... que l'on s'y plonge sans réserve.



Trépidante reprise au Châtelet

Entre Jean-Christophe Spinosi à la direction et le tandem Giorgio Barberio Corsetti/ Pierrick Sorin à la mise en scène, le courant passe. Leurs sensibilités et leurs énergies réunies, font sourdre la théâtralité de la musique. On trouve ici un mélange subtil et intelligent de loufoqueries et d'élégance qui ne peut que nous charmer. Voici une mise en scène digne de ce nom, riche d'imagination, d'une fantaisie débordante qui donne la part belle au jeu d'acteurs. On y trouve un vrai sens du rythme qui fait totalement oublier le temps qui passe.

Tout ici est ingénieux. Sur un fond bleu, que l'on trouve en fond de scène et sur des éléments mobiles, viennent s'incruster sur six écrans, -grâce à une installation vidéo en temps réel – conçue par le vidéaste Pierrick Sorin-, les décors miniatures qui prennent ainsi leur dimension humaine. C'est avec une précision millimétrée que les chanteurs viennent prendre place dans cet univers d'un luxe très vintage. Les costumes aux couleurs chatoyantes, celle de la joie de vivre, nous ensorcellent par leur beauté entre dandysme et new look fringant.

Jamais on ne s'ennuie sur scène : tous, solistes et chœurs, grâce au gros plans assurés par la caméra, nous rendent complices de leurs petits et grands mensonges, de leurs doutes, de leurs émotions.

On adore ce maître d'hôtel, petit personnage rajouté. Le charme du mime-acrobate Julien Lambert tient de la poésie hilarante et lunaire d'un Buster Keaton.

La distribution jeune et tonique est un vrai bonheur. Tous

savourent les situations et les mots de cette langue si chantante qu'est l'italien. La virtuosité rossinienne aussi difficile soit-elle leur est un plaisir faisant oublier quelques petites anicroches sans conséquence. Le couple formé par la Marchesa Clarice de Teresa Iervolino et le Conte Asdrubale de Simon Lim, fonctionne parfaitement tant vocalement que scéniquement. Les deux charmantes pestes que sont Donna Fulvia et la Baronessa Aspasia sont interprétées avec brio par Raquel Camarinha et Mariangela Sicilio. Au timbre fruité de la première, répond celui plus juvénile et impertinent de la seconde. Les rôles masculins sont très bien distribués. Brudo Taddia, fait de Macrobio, le journaliste vénal, une crapule terriblement séduisante, tout comme Davide Luciano, en Pacuvio, est un rimailleur inénarrable, un rien vaurien. Dans le rôle de l'ami fidèle et de l'amant/rivale malheureux, Giocondo, Krystian Adam sait tout à la fois nous émouvoir par son interprétation vocale très fine, ses aigus brillants et sa tendre constance. N'oublions dans le rôle de Fabrizio, Biogio Pizzuti, complice idéal et jubilatoire du comte dans l'utilisation de la Pietra del paragone (pierre de touche).

Le chœur de l'Armée française est excellent. Bouillonnant d'énergie, de verve et de présence. Quant à **l'Ensemble Mattheus**, sous la direction tout à la fois précise et fouguese, passionnée et attentive aux chanteurs de **Jean-Christophe Spinosi**, il rivalise de couleurs avec la scène, de nuances avec les chanteurs. Sur instruments anciens, les musiciens rendent à la musique de Rossini toute sa fulgurante flamboyance.

C'est par une standing ovation et un bis dédié à Claudio Abbado que s'est conclu cette soirée si généreuse. Ce spectacle est un véritable don du cœur que l'on ne peut que vous recommander.

Paris. Théâtre du Chatelet, le 20 janvier 2014. La Pietra del paragone de Gioachino Rossini (1792-1868) melodramma giocoso sur un livret de Luigi Romanelli. Avec. La marchesa Clarice, Teresa Iervolino ; Il conte Asdrubale, Simon Lim ; Il Cavalier Giocondo, Krystian Adam ; Macrobio, Bruno Taddia ; Pacuvio, Davide Luciano ; Donna Fulvia, Raquel Camarinha ; La Baronessa Aspasia, Mariangela Sicilia ; Fabrizio, Biagio Pizzuti. Chœur de l'Armée Française ; Chef de Chœur de l'Armée Française, Aurore Tillac. Ensemble Matheus. Direction : Jean-Christophe Spinosi. Mise en scène, scénographie, video, Giorgio Barberio Corsetti et Pierrick Sorin. Costumes et collaboration aux décors, Cristian Taraborrelli. Lumières, Gianluca Cappelletti.

Illustration : © M-N. Robert pour le Théâtre du Châtelet

**Livres. L'Avant-Scène Opéra
n°278. Rossini : Otello**

L'Avant-Scène Opéra n°278. Gioachino Rossini : Otello. Le nouveau volume de l'Avant Scène Opéra s'intéresse à l'Otello rossinien (Naples, 1816), à l'occasion de la production événement avec Cecilia Bartoli programmée au TCE à Paris en avril 2014, elle même créée à Zurich en février 2012. Voici le cas emblématique d'un opéra méconnu, qui appartenant au cycle des opéras napolitains du jeune compositeur surdoué (il a à peine 23 ans alors), souligne combien le musicien avait à cœur de renouveler le genre lyrique, sur le mode tragique et pathétique. Outre les entrées et parties désormais traditionnelles de chaque Avant-Scène Opéra (livret intégral publié annoté scène par scène avec le guide d'écoute permettant de suivre l'action en identifiant les partis pris musicaux et les enjeux scéniques et dramatiques en jeu...), l'apport de la publication éclaire remarquablement ce en quoi l'ouvrage est d'une modernité rare, voire d'une violence (acte III) déjà toute romantique, une intensité qu'avait bien comprise l'une de ses interprètes fameuses, Maria Malibran (après La Pasta) : n'hésitant pas à affiner encore, soir après soir, un jeu expressif et passionnel au mépris des bienséances (le témoignage de Delacroix est ici emblématique), toujours soucieuse de l'impact émotionnel de son personnage au moment du double crime de la fin.



Sommet tragique de 1816

Très intéressant également, le portrait du librettiste Berio, – le marquis Berio di Salsa, noble lettré engagé atypique à Naples, qui n'hésite pas à reprendre l'arche tragique du drame légué par Shakespeare.

Ce qui fait la force de l'Otello rossinien – en comparaison avec celui de Verdi par exemple, plus proche de la source

Shakespearienne, c'est la violence et la barbarie avec laquelle est peinte la relation de Desdémone avec les hommes : son père Elmiro d'abord réticent à son mariage avec le Maure noir ; le fils du Doge qui l'aime, Rodrigo ; Iago lui-même amoureux de la belle, et enfin Otello (avec lequel elle s'est secrètement mariée) : l'ouvrage met en lumière l'impuissance et la passion fatale de l'héroïne qui affronte avec dignité une société phallocratique et cruelle.

A la lecture du présent ouvrage, on comprend la modernité et l'audace du livret, la construction de la musique, surtout dans l'acte III, véritable « modèle » du romantisme rossinien à l'époque. En 1816, Rossini fait montre d'une diversité de registres poétiques exceptionnelle : 1816 est aussi l'année de son triomphe dans la veine comique avec joyau buffa absolu, Le Barbier de Séville.

Un tel chef-d'oeuvre mérite ce dossier complet, captivant grâce à ses entrées multiples et complémentaires.

Sommaire

L'œuvre

Points de repères

Hélène Cao : Argument

Hélène Cao : Introduction et Guide d'écoute

Francesco Berio di Salsa : Livret intégral italien

Laurent Cantagrel : Nouvelle traduction française

Regards sur l'œuvre

Paul-André Demierre : La carrière napolitaine de Rossini

Jean Cabourg : Desdemona et les trois ténors, profils vocaux

Céline Frigau Manning : Une panthère sur la scène romantique,

Maria Malibran dans l'Otello de Rossini

Giuseppe Montemagno : Pérégrinations et fortune de l'Otello de Berio

Lady Sydney Morgan : Le salon du Marquis Berio

Stendhal : Un conte de Barbe-Bleue ?

Dossier sur la production d'Otello au Théâtre des Champs-

Elysées (avril 2014)

Témoignages de Cecilia Bartoli, John Osborn, Patrice Caurier et Moshe Leiser, Jean-Christophe Spinosi

Revue de presse de la création de la production, par Tancrède Scherf (Opernhaus Zürich 2012)

L'œuvre à l'affiche. Recherche : Hélène Malard

Les grandes distributions au XIXe siècle

Otello à travers le monde (1964-2014)

[L'Avant-Scène Opéra n°278. Gioachino Rossini : Otello.](#)

Parution : 06/01/2014. 128 pages. ISBN : 978-2-84385-311-1.

Consultez le site de L'Avant-Scène Opéra. Options d'achat (27 euros), version PDF téléchargeable (25 euros).

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 14 juin 2013. Gioacchino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Cyrille Dubois, Julia Lezhneva, Roberto De Candia, Carlo Lepore, Giorgio Giuseppini. Sir Roger

Norrington, musicale.

direction

L'Orchestre de chambre de Paris et son principal chef invité, Sir Roger Norrington, présentent dans la capitale un nouveau Barbier rossinien, une œuvre que le public parisien apprécie visiblement et ne se lasse pas de réentendre.

Suite au forfait soudain du ténor chinois Yijie Shi – remplaçant lui-même Antonino Siragusa initialement prévu – le jeune ténor français

Cyrille Dubois est arrivé à la rescousse pour sauver la soirée, faisant semble-t-il par la même occasion sa prise de rôle dans le rôle du Comte Almaviva. Saluons son beau timbre, ainsi que sa technique sûre, son émission brillante et sa belle maîtrise de la voix mixte, parfaites pour le répertoire français – il vient d'être annoncé dans *Gérald de Lakmé* à Saint-Etienne pour la saison prochaine – mais peu rompu aux exigences rossiniennes.

Les vocalises sonnent prudentes et le suraigu se fait discret, tant et si bien que son ultime air, le redoutable « Cessa di più resistere » a été prudemment coupé.



Un Barbier inégal mais réjouissant

Une belle découverte, qui se révélera sans doute idéal dans un autre répertoire. A ses côtés, le baryton italien Roberto De Candia fait admirer sa faconde gourmande dans *Figaro*, imposant

dès son entrée sa voix mordante et ample autant que son aigu facile et percutant. Et c'est avec cette même assurance tranquille et cette gouaille ravageuse à l'œil malicieux qu'il traversera la soirée, salué aux saluts par une ovation méritée.

La Rosine de la très jeune Julia Leznheva, annoncée partout comme une révélation, laisse davantage songeur. Si le timbre révèle par instants de beaux reflets irisés et la vocalise impressionne par sa précision d'apparence facile et de belles variations, l'instrument demeure d'un volume modeste, au grave confidentiel et à l'aigu à peine esquissé, le soutien se dérochant à chaque montée. Parfois, la voix perd en outre soudainement toute rondeur sur certaines voyelles ouvertes à l'excès, des sonorités enfantines et droites le disputant à d'autres plus féminines, mais presque trop mures, comme artificielles. Elle laisse en outre paraître un tempérament d'une agréable fraîcheur, mais aux émotions encore peu différenciées.

On retrouve avec bonheur les talents de comédien de Carlo Lepore, toujours parfait dans ces emplois de basse bouffe, passant en un éclair d'un affect à l'autre. Par ailleurs, il semble avoir éclairci son émission, et nous gratifie de quelques aigus parfaitement timbrés. Beau Basilio de la Giorgio Giuseppini, à la voix un rien usée mais toujours percutante et efficace dans l'air de la Calomnie, et faisant bruisser la salle par un grave sépulcral et sonore dans « Buona sera » à la seconde partie. Excellente surprise également que la Berta en pleine forme vocale de Sophie Pondjiclis, rendant de l'importance à ce personnage souvent sacrifié.

Le chœur du Théâtre des Champs-Élysées, quant à lui, offre une prestation solide et convaincante. Nous sommes moins convaincus, en revanche, par les affinités de **Sir Roger Norrington** avec l'univers du cygne de Pesaro. Si les fameux crescendi sont correctement exécutés – mais sans grande flamme – par un Orchestre de chambre de Paris en petite forme, la pâte instrumentale sonne souvent pesante, alourdie encore par

la cymbale omniprésente et envahissante, sans parler des nombreuses coupures opérées dans la partition – pas de reprise avant la fin des airs, des morceaux de récitatifs disparaissent, une grande partie de l'air de Bartolo passe à la trappe -.

Une soirée pas exempte d'imperfections et de doutes, mais néanmoins agréable, grâce, surtout, au génie de Rossini.

Paris. Théâtre des Champs-Élysées, 14 juin 2013. Gioacchino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Livret de Cesare Sterbini. Avec Il Conte d'Almaviva : Cyrille Dubois ; Rosina : Julia Lezhneva ; Figaro : Roberto De Candia ; Bartolo : Carlo Lepore ; Basilio : Giorgio Giuseppini ; Berta : Sophie Pondjiclis ; Fiorello : Renaud Delaigue. Chœur du Théâtre des Champs-Élysées. Orchestre de chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction musicale.

Compte-rendu : Paris. TCE, Théâtre des Champs Élysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Roberto de Candia, Julia Lezhneva... Sir Roger Norrington, direction.

Le Théâtre des Champs Élysées accueille Sir Roger Norrington dirigeant l'Orchestre de Chambre de Paris pour leur coproduction du Barbier de Séville de Rossini en version de concert. Accompagnés par une excellente et enthousiaste



distribution de chanteurs, les instrumentistes jouent de façon presque baroque avec le grand maestro. L'éclat et la vivacité sont au rendez-vous.

Barbier de Séville historique

Sir Roger Norrington est l'une des figures emblématiques du mouvement historiquement informé (méthode HIP pour « Historically informed performance » ou pratique historiquement informée), où chaque interprétation est précédée d'une recherche organologique et musicologique particulièrement poussée. C'est l'un des génies qui ont osé s'éloigner des standards post-romantiques de performance musicale au 20^e siècle. Non seulement par l'utilisation des instruments d'époque, optionnelle, mais notamment par la façon de jouer la musique, même avec instruments modernes. La notion de style et de jeu sont donc au cœur d'une recherche captivante. En ce qui concerne la musique du 18^e siècle et avant, la pratique est logique et cohérente. Mais il s'attaque également au répertoire du 19^e et l'effet est, pour dire le moindre, rafraîchissant! Le vibrato excessif cède la place aux timbres contrastés et à une certaine clarté contrapuntique. Dans ce sens l'Orchestre de chambre de Paris

se montre plus brillant que jamais, plein de gaîté et d'esprit, souvent spectaculaire, excellent toujours! Les vents souvent vedettes, sont suprêmes dans de l'orage au deuxième acte comme ils sont gracieux et vifs accompagnant le chant. Comme d'habitude, les musiciens sont fortement investis et leur enthousiasme est évident et ... contagieux.

De même pour les chanteurs, très engagés et engageants malgré l'absence de mise en scène. Tous les rôles sont interprétés avec coeur. **Roberto de Candia** incarne Figaro avec panache. Il gère les acrobaties vocales peu fréquentes pour un baryton avec aisance et charisme. Il est toujours très présent et se projette brillamment en solo et dans les ensembles. Il n'éclipse pourtant pas le Comte de **Cyrille Dubois** (excellent Ferrando à Saint-Étienne), à la fois noble et drôle, ma non troppo. Si le public offre les plus chaleureux applaudissements pour leurs interventions, celle qui crée une plus grande excitation est sans doute la Rosina de la jeune soprano **Julia Lezhneva**. Quant elle chante « Una voce poco fa » au premier acte l'audience a du mal à arrêter les applaudissement. Ses aigus stratosphériques et insolents sont spectaculaires : ils inspirent la fureur d'un public très impressionné. Nous apprécions ses ornements réussis et la maîtrise incontestable qu'elle a de son instrument virtuose. C'est une voix puissante et pleine de caractère, qui se montre superbe technicienne. Cependant nous sommes de l'avis qu'elle peine à trouver un équilibre entre force et légèreté, et sa performance paraît plus démonstrative et concertante que sincère. Faute minuscule qu'elle améliorera sans doute avec l'expérience, et qui passe au second plan tant l'agilité de son instrument reste indiscutable.

Carlo Lepore et Giorgio Giuseppini interprètent Bartolo et Basilio respectivement. Ils sont tous les deux très présents, particulièrement le dernier : la voix et la prestance, magnifiques dans son air de la calomnie demeure mémorable. Une mention également pour la superbe Berta de Sophie Pondjiclis

pétillante, très présente, démontrant qu'il n'y a pas de petits rôles mais de ... petits chanteurs. Le chœur du Théâtre des Champs Elysées est de même investi et d'une grande vivacité. Nous rejoignons au final le public pour la formidable et brillante coproduction, à la fois historique et innovante sous la baguette du pétillant Sir Roger.

Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Chœur du Théâtre des Champs Élysées. Alexandre Piquion, direction. Roberto de Candia, Julia Lezhneva... Orchestre De chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction.

Illustration : Sir Roger Norrington (DR)

**Compte-rendu : Versailles.
Galerie des Glaces, 19 juin
2013. Marie-Nicole Lemieux :
récital « Furia ». Ensemble
Matheus, Jean-Christophe
Spinosi, direction musicale.**

Dans le cadre de son festival d'été consacré cette année aux Voix Royales, Château de Versailles spectacles a invité l'une des grandes voix du moment, la contralto Marie-Nicole Lemieux, en



compagnie d'un ensemble déjà entendu à la Galerie des Glaces et avec lequel elle a beaucoup travaillé, l'ensemble Matheus.

Furia, la rencontre de la joie de vivre et de la folie

Pas de doute, Jean-Christophe Spinosi sait s'entourer et le public est venu nombreux ce soir pour entendre cet ogre vocal qu'est Marie – Nicole Lemieux. Impressionnante dans Orlando Furioso en 2011, en compagnie du chef corse breton, ce récital nous promettait aussi bien par le casting que par le titre du programme : « Furia », des sensations fortes. Curieusement, ce n'est la terreur mais la joie de vivre que nous avons partagé sous les ors de la Galerie des Glaces.

Il faut dire que la disposition scénique rend tout mouvement difficile aussi bien au chef qu'à sa chanteuse, ce qui provoque de l'un comme de l'autre des crises de fou rire contagieuses. La hauteur de la scène compliquant également la direction pour le chef, obligé de se contorsionner pour être vu et voir ses musiciens. Enfin les conditions météorologiques ne facilitent en rien la relation entre la salle et la scène.

Face à ces difficultés matérielles, la complicité qui existe entre la diva, l'ensemble Matheus et leur chef, se transmet vers le public qui a pu ce soir, retrouver des artistes capables de briser les conventions parfois rigides des concerts de musique classique. La Galerie des Glaces, ce soir, a rayonné de ces plaisirs immédiats des fêtes royales, qui redonnent lumière et gourmandise au quotidien.

Le répertoire choisi a également facilité la bonne humeur : Rossini et Mozart pour l'essentiel... Du théâtre pour une dame qui aime et dévore la scène pour notre plus grand bonheur et qui ne fait qu'une bouchée des airs de Chérubin, avec une flûte impertinente et virtuose pour lui répondre et lui tenir tête. Des mélodies célèbres de Rossini qui libèrent Marie – Nicole Lemieux de l'usage de la partition, tout comme le chef, avec la prise de risque que cela implique, auront donc fait de cette soirée, une belle performance où la générosité et la folie ont régné mais où évidemment des imprécisions ont pu se glisser dans l'interprétation.

Qu'importe, puisqu'au-delà du rire, émotion devenu bien rare sur scène, il y aura également eu un instant de pure magie musicale, avec « Ombra mai fu » donné en bis. Orchestre et chanteuse, fusionnant en des couleurs et des nuances d'ombre et de feu, oscillant entre douceur et douleur, pour dire les tourments.

L'ovation finale, après trois bis dont deux totalement délirant, a sonné l'heure de la Furia... Celle qui fête et honore des artistes qui nous ont offert, en un lieu enchanteur, un concert orgiaque, d'une euphorie séduisante et magique.

Versailles. Galerie des Glaces, 19 juin 2013. Marie-Nicole Lemieux : Furia. Gioacchino Rossini (1792-1868) : Ouverture de la Pietra del paragone et « Quel dirmi oh dio » ; « Cruda Sorte », « Per lui che adoro » extraits de l'Italienne à Alger, Una voce poco fa » extrait du Barbier de Séville ;

Joseph Haydn (1732-1809), ouverture d'Orlando Paladino ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), « Voi che Sapete », « Non so piu cosa son ». Marie-Nicole Lemieux, contralto. Ensemble Matheus, Jean-Christophe Spinosi, direction musicale.

**Compte-rendu : Poitiers.
Cinéma « Le Castille », le 27
mai 2013. En direct du Royal
Opera House de Londres.
Rossini : La donna del lago.
Juan Diego Florez, Joyce
DiDonato ... Michele Mariotti,
direction.**

Lorsqu'il compose La donna del lago en 1819, Gioachino Rossini (1792-1868) hérite d'un livret initialement destiné à Gaspard Spontini (1774-1851) qui venait de quitter la France pour la Prusse, laissant tout autre projet en plan. Rossini est le premier compositeur à recevoir un livret tiré d'une oeuvre de Walter Scott; vingt ans plus tard en effet Gaetano Donizetti se basera sur La fiancée de Lamermoor pour son



opéra Lucia di Lamermoor. La donna del lago est certes moins donnée ou enregistrée que d'autres opéras de Rossini mais l'oeuvre n'en contient pas moins de très belles pages, notamment l'air d'entrée de Malcom, et le rondo final (Tanti affetti in tal momento) dévolu à Elena (ce rondo sera repris plus tard dans Bianca e Falliero, revenant à Bianca).

Pour cette nouvelle production, le Royal Opera House de Londres réunit un plateau vocal exceptionnel largement dominé par Juan Diego Florez et Joyce DiDonato en grande forme. Le couple rossinien s'était déjà retrouvé dans la même oeuvre donc dans les mêmes rôles il y a 3 ans sur les planches du Palais Garnier à Paris.

Quant à la mise en scène, c'est John Fulljames qui en est chargé et ... on ne peut que le regretter.

Si la volonté de bien faire est évidente, on peut se demander pourquoi il commet autant d'erreurs. La transposition au XIXe siècle n'a rien de choquant, il y en a déjà eu : Les Troyens, par exemple, autre production du Covent Garden, ou Lucia di Lamermoor au Metropolitan Opera de New York. En revanche le fil rouge du duo Scott/Rossini tombe à l'eau; en effet si chacun connaissait la réputation de l'autre, les deux hommes ne se sont jamais rencontrés.

D'autre part situer l'action dans l'une des innombrables sociétés historiques qui existaient au début du XIXe siècle, Walter Scott était d'ailleurs le président de l'une d'entre elles, est assez incompréhensible. John Fulljames a-t-il souhaité par là se souvenir du temps où l'Écosse était un pays à part entière? Faut il rappeler que l'Écosse n'a été intégrée au Royaume Uni qu'en 1603 sous le règne de Jacques VI. Il faut aussi se remémorer que Jacques V, Uberto pour tous jusqu'aux deux ou trois dernières scènes, était l'un des derniers rois de l'Écosse indépendante. Si le recours au flash-back peut être une bonne idée, quelle bizarrerie de mettre Elena dans une vitrine en verre : souvenir ou prison?

Enfin l'entrée de Rodrigo et de ses hommes, accompagnée d'une

série de viols pendant qu'ils chantent les vertus de l'amour est assez peu convaincante et plutôt mal venue. Si les costumes sont seulement corrects et les chorégraphies tout à fait honorables, seules les lumières de Bruno Poet ont un intérêt particulier car elles soulignent avec justesse les moments les plus dramatiques.

Vocalement, le Royal Opera House a réuni une distribution prestigieuse et quasi idéale au vue de la grande difficulté de la partition. A tout seigneur, tout honneur : Joyce DiDonato est une Elena irréprochable tant scéniquement que vocalement; l'artiste américaine affronte avec une facilité impressionnante les redoutables vocalises rossiniennes. Quant au rondo final, si on peut regretter qu'il soit pris sur un tempo si lent, DiDonato l'aborde crânement d'autant que la mise en scène ne l'aide vraiment pas. Face à la mezzo américaine, Juan Diego Florez campe un Uberto (Giacomo V) ébouriffant; le ténor péruvien qui connaît parfaitement le répertoire rossinien plie sa voix à sa volonté et il relève le défi avec brio. En revanche, la mezzo soprano italienne Daniela Barcellona est un Malcom inégal; tendue pendant tout son air d'entrée la jeune femme a du mal à vocaliser correctement. La voix, est pourtant belle et correspond bien à la tessiture terrible du rôle; elle se reprend cependant avec aisance et chante impeccablement dans le second acte. A sa décharge, le vilain costume dont elle a été affublée ne l'aide vraiment pas à faire sien un rôle travesti qui, même s'il n'est pas forcément très long est dense et redoutable pour la voix. Colin Lee est un excellent Rodrigo; la vocalise est aisée quoique parfois hachée et les aigus sont faciles mais à la décharge du ténor américain, la mise en scène ratée de l'entrée de Rodrigo ne l'aide vraiment pas à se mettre en valeur. Notons par ailleurs que la voix de Colin Lee est assez similaire à celle de Juan Diego Florez mais le ténor péruvien est plus aérien et plus facile que son collègue ce qui lui donne un avantage certain pendant toute la soirée.

Le chœur du Royal Opera House remarquablement préparé par son chef se montre à la hauteur de la distribution exceptionnelle qui évolue sur le plateau et ce malgré une mise en scène peu convaincante.

Dans la fosse, Michele Mariotti dirige le prestigieux orchestre du Royal Opera House avec efficacité insufflant à ses musiciens et aux chanteurs une énergie et un dynamisme bienvenus. Il est cependant dommage que son enthousiasme, pour communicatif qu'il soit, le pousse à couvrir Daniela Barcellona ici et là pendant son air d'entrée; mais dans l'ensemble le chef italien dirige le chef d'œuvre de Rossini avec une justesse et une intelligence qui sont pour beaucoup dans le succès globales de la soirée.

On peut regretter la mise en scène truffée d'erreurs, peu engageante, handicapante pour les chanteurs avec des décors et des costumes au mieux corrects mais sans véritables liens avec l'histoire. En revanche, le plateau vocal est de rêve largement dominé par Joyce DiDonato et Juan Diego Florez éblouissants.

Poitiers. Cinéma CGR « Le Castille », le 27 mai 2013. En direct du Royal Opera House de Londres. Gioachino Rossini (1792-1868) : La donna del lago opéra en deux actes sur un livret de Andrea Leone Tottola tiré du roman éponyme de Walter Scott The lady of the lake. Juan Diego Florez, Urbeto (Giacomo V); Joyce DiDonato, Elena; Colin Lee, Rodrigo; Daniela Barcellona, Malcolm; Justine Gringyte, Albina; Robin Leggate, Serano; Simon Orfila, Douglas; Pablo Bensch, Bertram; Christoph Lackner, un barde. Orchestre et chœur du Royal Opera House, Michele Mariotti, direction. John Fulljames, mise en scène; Dick Bird, décors; Yannis Thavis, costumes; Bruno Poet, lumières; Arthur Pita, chorégraphies.

Compte-rendu : Lille. Opéra National de Lille, le 18 mai 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Taylor Stayton, Armando Noguera, Eduarda Melo,... Antonello Allemandi, direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.



Le Barbier de Séville de Rossini clôt la saison lyrique à l'Opéra de Lille. Pour cette extraordinaire nouvelle production, le chef de file est le metteur en scène Jean-François Sivadier, accompagné par une jeune distribution pleine d'esprit dont l'Orchestre de Picardie dirigé par le chef italien Antonello Allemandi.

Le jour de notre venue l'opéra est retransmis en direct à

l'extérieur de l'opéra sur la Place du Théâtre. L'occasion s'avère monumentale et transcendante, attributs peu communs pour le Barbier de Rossini, œuvre dont la verve comique, la fraîcheur et légèreté font d'elle, l'opéra bouffe par excellence. La production s'avère être une belle surprise.

**« Si c'est ça l'avenir de
l'opéra, j'en veux! »**

Dit une jeune après l'entracte, extatique et abasourdie, rien qu'après le premier acte! Des paroles pertinentes et emblématiques d'une audience enthousiaste. La création de Jean-François Sivadier mérite une avalanche de compliments et encore plus. L'opéra est dès ses origines du théâtre lyrique, et le seul vrai créateur est toujours le metteur en scène. Les chanteurs et instrumentistes sont dans ce sens des artistes-interprètes. La mise en scène de Sivadier paraît contemporaine mais est atemporelle en vérité. Il a certes une conscience de l'histoire, une sincère compréhension du « drame », un sens aigu et raffiné du théâtre, mais surtout du ... génie. Ainsi l'œuvre se déroule dans un univers qui intègre et dépasse l'Espagne du 18^e siècle propre à la pièce, la Rome du 19^e de sa création et notre ère actuelle. Les beaux costumes de Virginie Gervaise sont dans ce sens surtout contemporains mais en réalité relèvent d'un mélange d'époques.

La mise en scène a tant de mérites que nous ne saurons tous les citer. La scénographie d'Alexandre de Dardel est non seulement astucieuse et cohérente mais aussi très belle à regarder. À la sensation de beauté s'ajoutent les lumières fantastiques de Philippe Berthomé, parfois évocatrices, parfois descriptives, toujours d'une beauté saisissante.

Le travail de Sivadier avec les chanteurs-acteurs est très remarquable. Il exploite avec vivacité et inventivité ce qu'il y a à exploiter dans l'opéra de Rossini ; l'entrain trépidant et la vitalité inextinguible de la comédie. Il sait ce qui peut paraître évident, Rossini veut que ses personnages finissent de chanter leur duo (terzetto en réalité) avant de s'échapper à la fin de l'œuvre, et pour cette raison précise ils se font découvrir par Basile ! Ce n'est pas invraisemblable, ce n'est pas absurde. C'est le Rossini que nous aimons et que Sivadier comprend parfaitement. Sa mise en scène est presque interactive, avec les chanteurs marchant dans la salle et incluant le public dans la comédie. La puissance de l'action est reflétée avec maestria dans l'air de Basile « La calunnia è un venticello » un des nombreux tours de force de la soirée où le chanteur profite sans doute des talents concertés du directeur musical avec l'inventivité stimulante et la vivacité contagieuse de Sivadier.

L'imagination sans limites d'un Barbier spectaculaire

La distribution des chanteurs plutôt jeune a certainement adhéré à l'esprit de la production. **Le baryton argentin Armando Noguera est Figaro.** Il l'est, carrément, puisqu'il s'agit du rôle qui la fait connaître et qu'il connaît par cœur, mais surtout par l'investissement éblouissant du chanteur, débordant de charisme. Il n'est jamais moins qu'incroyable, soit dans son archicélèbre cavatine d'entrée « Largo al factotum » à la difficulté et à la tessiture redoutables, dans le duo avec Almaviva plein de caractère, où celui avec Rosine au chant fleuri remarquable où encore dans le trio final au chant à la fois fleuri et syllabé. Toutes ses interventions inspirent les plus vifs sourires et applaudissements. Le Comte Almaviva du ténor **Taylor Stayton** est certes moins comique mais tout autant investi dans sa caractérisation. Son chant est toujours virtuose et son instrument d'une très belle couleur. Il sait en plus bien projeter sa voix dans la salle et ce même dans les intervalles

les plus délicates comme dans sa tessiture vers la fin extrême. Il s'agit sans doute d'un duo de choc et la complicité entre les chanteurs est rafraîchissante. Si en théorie le Comte se doit d'être le protagoniste, n'oublions pas qu'il arrive à son but uniquement grâce à l'aide de Figaro, d'un rang social plus bas. Dans ce sens nous acceptons la suppression de l'air de bravoure d'Almaviva à la fin de l'œuvre, mais nous nous demandons qui a pris cette décision? Le chanteur parce qu'il s'exténue à chanter? Le metteur en scène parce qu'il ne lui trouve aucune utilité théâtrale? Le directeur musical parce qu'il n'aime pas le long développement de l'air? Nous acceptons cette élision, non sans réticence. Notamment vis-à-vis au ténor que nous aurions aimé écouter davantage.

La Rosine lilloise est interprétée par la soprano **Eduarda Melo**. Si nous regrettons la mauvaise habitude française de transposer le rôle à une voix soprano, tournure oubliée et désuète, la performance plein d'esprit de la pétillante Melo, sans justifier ce changement, a du sens vis-à-vis de la production. Dans sa cavatine du premier acte « Una voce poco fa », en l'occurrence transposée en fa majeur et donc sans vocalises graves, sa coloratura stratosphérique et insolente éblouit l'auditoire. Elle est charmante dans toutes ses interventions et sa leçon de chant au deuxième acte, est merveilleuse. Sa voix aigüe s'accorde de façon plus que pertinente à l'ambiance comique et déjantée, elle ajoute fraîcheur et légèreté à la production.

En ce qui concerne les rôles secondaires, s'il n'y a pas forcément un équilibre du point de vu vocal, ils sont par contre tous très engagés dans leurs caractérisations. **Le Basile d'Adam Palka** a une voix un peu verte mais veloutée. Ses dons de comédien et la couleur de sa voix compensent la tessiture quelque peu limitée. Le Bartolo de Tiziano Bracci réussi à être comique sans être grotesque. **Jennifer Rhys-Davies** est une Berta dont nous aurons du mal à oublier le sens

aigu de la comédie, si elle chante peu, sa présence sur le plateau est d'un comique contagieux. Finalement nous remarquerons le Fiorello d'Olivier Dunn. Son personnage ne chante que très peu, mais c'est en effet lui qui chante les premières notes de la partition et sa voix puissante et sa couleur irrésistible nous ont fortement surpris!

Que dire de l'Orchestre de Picardie dirigé par Antonello Allemandi? L'aspect brillant et gai sont les principaux atouts de la prestation. Le maestro a lui aussi un sens solide du théâtre puisqu'il intervient pertinemment pour rehausser l'humeur et la fougue de la partition. Silences et crescendi inattendus dans la célebrissime ouverture, élégance et clarté presque mozartiennes dans les intermèdes, une vivacité et un zeste fabuleux en permanence. Dans ce sens le chœur de l'Opéra de Lille dirigé par Arie van Beeck est à la hauteur de la production, avec une réactivité tonique et lui aussi, une belle implication théâtrale.

Courrez voir et écouter cette nouvelle production... Le Barbier de Sivadier fera sans doute battre votre cœur, et vous sortirez convaincu du fait que l'opéra est un art vivant! Une œuvre d'art totale complètement inattendue à surtout ne pas rater. **A l'affiche à l'Opéra de Lille les 26, 28 et 30 mai puis le 2 juin 2013.**

**Compte rendu, opéra. Nantes.
Théâtre Graslin, le 10
décembre 2013. Gioacchino**

Rossini : Il Turco in Italia. Nahuel di Pierro, Rebecca Nelsen, Franck Leguérinel, David Portillo, Nigel Smith. Giuseppe Grazioli, direction musicale. Lee Blakeley, mise en scène

Loin des sempiternels Barbiers et autres Italiennes à Alger, Angers-Nantes Opéra a eu le nez fin dans son exploration rossinienne en proposant à son public pour les fêtes le rare Turco in Italia, très peu joué dans l'hexagone. Créée en août 1814, la nouvelle turquerie du cygne de Pesaro fut mal accueillie et à tort accusée d'être un plagiat de l'Italiana in Algeri, présentée au public à peine un an auparavant. Pourtant, ni plagiat ni copie, l'ouvrage demeure bel et bien totalement original, et même, par certains aspects, bien plus que les ouvrages antérieurs du compositeur.

Réflexion sur l'écriture théâtrale, véritable mise en abyme, l'intrigue se noue entre la jeune Fiorilla, mariée au vieux Don Geronio et courtisée par Narciso, et Selim, prince turc fraîchement débarqué et retrouvé par Zaida, son ancienne maîtresse. Et, dans la baie de Naples, entre terre et mer, celui qui tire les ficelles de ce vaudeville n'est autre que le poète Prosdocimo qui trouve ainsi un sujet en or pour sa nouvelle pièce.

La folie du Turc

Ce qui fait l'originalité de cette partition, c'est avant tout la richesse du matériau musical, toujours plein des formules, ensembles et savants crescendi, chères à Rossini, mais surtout traversé



NOUVELLE PRODUCTION
Le Turc en Italie
de Gioachino Rossini

par de véritables fulgurances, autant hommages au passé que prémices de l'avenir. En effet, durant le bal du second acte, le temps se fige pour les protagonistes, perdus dans leurs travestissements, en un sextuor a cappella, aux lignes entremêlées, qui semble une révérence à Mozart, notamment les dernières phrases de Selim, qui rappellent irrésistiblement la conclusion du Trio des Masques de Don Giovanni.

Par ailleurs, la grande scène de Fiorilla, qui suit ce tableau, annonce déjà, par sa cabalette et ses motifs, celles d'héroïnes à venir, comme Norma et Lucia di Lammermoor, dans une écriture de véritable opera seria, moment tout à fait inattendu dans cette comédie.

Ce petit bijou rossinien a visiblement inspiré le Lee Blakeley, bien connu à Paris pour ces scénographies toujours magnifiques des comédies musicales de Sondheim. Le metteur en scène a utilisé ainsi tout son talent dans la direction d'acteurs et l'occupation intelligente du plateau. Transposée dans les années 20, l'intrigue fonctionne parfaitement, Prosdocimo devant un réalisateur de cinéma en panne d'inspiration, Fiorilla la gérante d'un bar napolitain et son

Don Geronio d'époux un chef de gare. L'action se déroule ainsi sans aucun temps mort, dans de superbes décors composés de toiles peintes au réalisme bluffant, chaque rôle étant minutieusement croqué, sinon chorégraphié, tant les mouvements font corps avec la musique et ses accords. Les costumes sont à l'avenant, fantasques et somptueux, jusqu'aux membres du chœur, dont on retiendra les deux hilarantes religieuses aux gambettes interminables.

Saluons l'ensemble de la distribution, de très bon niveau, et dont chaque membre occupe la scène avec un plaisir jouissif.

On retrouve avec plaisir le jeune ténor Manuel Nuñez Camelino dans un rôle certes secondaire, mais mis en valeur par sa belle voix et tirant son épingle du jeu dans son unique air par un contre-ré spectaculaire, prouesse malicieuse qui fait son effet.

La Zaida de la mezzo Giuseppina Bridelli remplit efficacement son rôle, mais le personnage manque de relief et la voix de mordant pour marquer durablement.

Parfaitement à l'aise en Prosdocimo armé de son inséparable caméra, le baryton Nigel Smith retrouve une écriture qui lui convient à merveille, mettant en valeur la clarté de son émission et la puissance de son instrument. Toujours à l'affût d'un coup de théâtre pour son prochain film, notant tout et filmant tout, il est partout, aussi bien caché derrière le bar que juché en haut d'un palmier pour suivre le déroulement des événements.

Belle découverte que le Narciso du ténor texan David Portillo, à la technique belcantiste affirmée, qui faisait ici ses débuts français. Emission haute et claire, timbre mordant, sens des couleurs et des nuances, aigus faciles, qualités servies par une grande élégance en scène, ce jeune chanteur possède tous les atouts pour se faire une place dans l'univers rossinien.

Inénarrable en Don Narciso naïf et dupé par tous, Franck Leguérinel parvient toujours, malgré l'usure évidente de la voix, à incarner un mari cocu attachant et d'une énergie scénique éblouissante, grâce à des mimiques irrésistibles et

un sillabato d'une qualité rare, d'autant plus chez un chanteur non transalpin.

Portant beau et doté d'une classe folle, le Selim de la jeune basse argentine Nahuel di Pierro promet beaucoup. L'incarnation se révèle déjà très aboutie, l'engagement total, et l'instrument ne demande qu'à s'épanouir avec le temps.

Le médium, jamais grossi et le grave, impressionnant d'aisance sans être écrasé, laissent augurer du meilleur lorsque la vocalise sera parfaitement articulée sur le souffle, et que l'aigu, manquant encore de détente et d'ouverture, aura l'ampleur et l'assise du reste de l'instrument. Il paraît en outre trouver dans ce répertoire exigeant souplesse et brillance une piste de travail et un chemin de carrière intéressants, augurant d'une très belle carrière.

Révélation avec la Fiorilla au caractère bien trempé de la soprano américaine Rebecca Nelson. Ce petit bout de femme coquette et capricieuse remporte ainsi tous les suffrages grâce à sa technique remarquable de facilité et de précision, semblant se promener dans la partition au gré des vocalises qui parsèment sa partie, et dévoile une présence scénique gourmande et dévastatrice, menant littéralement son monde à la baguette. Pour ses débuts hexagonaux, un véritable régal.

Galvanisant des chœurs excellents et un Orchestre National des Pays de la Loire en bonne forme, Giuseppe Grazoli partage avec l'ensemble des artistes son amour pour cette musique et le fait sentir dans sa direction, à la fois souple et redoutable de rigueur.

Une belle redécouverte d'un joyau souvent négligé du grand Gioacchino, une équipe soudée au plaisir communicatif, et des voix rendant justice à l'écriture rossinienne, que demander de plus ?

Nantes. Théâtre Graslin, 10 décembre 2013. Gioacchino Rossini : Il Turco in Italia. Livret de Felice Romani. Avec Selim : Nahuel di Pierro ; Donna Fiorilla : Rebecca Nelsen ; Don Geronio : Franck Leguérinel ; Don Narciso : David Portillo ; Prosdocimo : Nigel Smith ; Zaida : Giuseppina

Bridelli ; Albazar : Manuel Nuñez Camelino. Chœur d'Angers
Nantes Opera ; Chef de chœur : Xavier Ribes. Orchestre
National des Pays de la Loire. Direction musicale : Giuseppe
Grazioli. Mise en scène : Lee Blakeley ; Décors et costumes :
Adrian Linford ; Lumières : Emma Chapman ; Chorégraphie : Tess
Gibs